

LETTRE DE M. COILLARD

Séfula, 15 décembre 1888.

Bien cher monsieur Boegner,

Nous voilà donc seuls, et, en écrivant ces mots, je sens bien que la solitude s'étend immensément loin dans toutes les directions. Si nous avons besoin d'un secours immédiat, d'où pourrait-il nous venir? Heureusement que nous avons depuis longtemps appris à regarder aux montagnes éternelles. — « Lors même que je passerais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, *car tu es avec moi!* » Voilà qui suffit.

J'avoue qu'avant le départ de nos amis la perspective de rester seuls, tout seuls à la brèche, ne m'effrayait pas peu. J'avais peur surtout de cette école avec son implacable régularité. Dieu a eu pitié de nous, et de la tâche ardue pour laquelle nous sentions le besoin de nous ceindre de force, il a fait une source de jouissance. L'école ne pouvait perdre entre nos mains, bien que je reconnaisse à Aaron certaines aptitudes spéciales que je n'ai pas. Le nombre des élèves a augmenté, et continue à augmenter toutes les semaines. Nous avons maintenant soixante-cinq élèves qui tous vivent (à peu d'exceptions près) sur l'endroit même. Le roi a même permis à quelques-uns de ses jeunes serviteurs de venir à Séfula pour suivre l'école. L'entraie et un excellent esprit règnent parmi nos jeunes gens. Vous ne diriez pas les mêmes bandits de l'an passé qui nous faisaient tant souffrir. Ils sont respectueux et pleins d'égards envers nous. Au lieu de manger nos moutons — il est vrai que nous n'en avons plus à manger — ils vont le samedi, jour de congé, chasser pour nous et se disputent toujours le privilège de nous rendre de petits services. Quand ils abattent un bœuf ou que leurs esclaves reviennent de la pêche, la part du père et de la mère est toujours là. Il ne faudrait pas attacher à tout cela une trop

grande importance. Je signale simplement ces bonnes dispositions pour vous montrer que Dieu, en réponse à nos prières, se souvient que notre courage est une plante grimpante qui ne peut pas se soutenir par elle-même et qu'elle a besoin de supports ; les supports, il nous les donne.

Les trois heures (nous allons en donner quatre) que nous passons tous les jours avec ces enfants sont de belles heures, et nous éprouvons toujours un sentiment de tristesse quand nous les congédions. Nous croyons toujours que nous aurions pu mieux utiliser notre temps. C'est une rude tâche tout de même que d'enseigner soixante-cinq enfants avec trois tableaux, quatre livres et six ardoises ! Et tout cela au grand air, au milieu des distractions de toutes sortes. Il faut s'ingénier et se multiplier. Le système des moniteurs nous sied à merveille. Il y a quelquefois du comique qui vient enfreindre la discipline. Ce sont des gens qui viennent vendre leurs denrées et qui en débouchant du bois sont tout étonnés de tomber au beau milieu de ces *bana ba marena* (1), qui les détroussaient l'an passé. Vous les verriez alors déposer leurs corbeilles et venir frappant des mains. Et nos jeunes princes de leur dire qu'à « l'école il n'y a pas de princes », et qu'on ne les y salue pas.

Quelquefois c'est du sérieux aussi. Les Barotsis ont ramené avec eux de chez les Machikoulomboes une grande quantité de chiens. Mais tous ces chiens, pour une cause que M. Pasteur nous expliquerait, lui, sont atteints d'hydrophobie. Ils courent le pays, attaquant hommes et bêtes. Déjà nombre de têtes de bétail et plusieurs personnes sont mortes d'hydrophobie à leur tour. Un jour que je parlais avec le roi, debout dans sa cour au milieu d'une foule d'hommes accroupis, un de ces chiens enragés vint me mordre à la jambe. Heureusement que j'avais un fort pantalon de toile et qu'il ne fit que me pincer ; avant qu'il y revint on l'avait déjà assommé. Ici, sur la station, nous en avons tué au moins une

(1) Enfants de chefs.

vingtaine. Vous comprenez l'émoi que cause dans nos groupes l'apparition d'un de ces chiens.

Pour revenir à l'école, je crains que nous ne soyons bientôt complètement débordés. Le roi, contrarié des menées de Mokwaé pour donner à Litia, son fils, la fille d'Aaron pour femme, y a avisé, et a choisi pour lui et ses neveux leurs futures épouses, des petites filles qu'il s'agit maintenant de dégrossir et de polir. Notre maison serait bientôt bondée. Ces braves gens ne peuvent pas comprendre qu'une dame missionnaire soit écrasée de travail et de soucis. « Recevez nos enfants, disent-ils avec instances, ils ont une foule d'esclaves qui travailleront pour eux, et nous leur donnerons de la nourriture. » C'est-à-dire un jour d'abondance pour cinq jours de disette. J'hésite beaucoup à commencer pour les jeunes princesses un établissement comme celui de Litia et de ses compagnons. Avec cette bande de désœuvrés, esclaves hommes et femmes, tous plus paresseux les uns que les autres, et sans contrôle, un établissement pareil, vous le concevez, c'est une serre de méchanceté et de corruption. Ce qu'il nous faudrait, j'ose à peine le dire, ce sont deux établissements, un pour les garçons, l'autre pour les filles. Mais où est le personnel, où les ressources pour une telle œuvre?... Je mets la chose sur votre cœur, pensez-y et pensez-y avant qu'il soit trop tard.

Je devais à Léaluyi ma visite d'évangélisation mensuelle ou bimensuelle, suivant qu'on parle de théorie ou de pratique. Le roi ne me donnait pas de repos par ses importunités. Mais qui prendrait ma place ici pendant que je prêcherais là-bas? — Après bien des hésitations, ma chère femme a pris son grand courage, et, plutôt que de renvoyer à vide notre petit auditoire, elle a bravement fait les services et expliqué la Parole de Dieu. Et je sais que tous ceux qui ont écouté ont été très intéressés. Quand je m'absenterai désormais, je saurai que Séfula ne perdra rien, tant que ma femme ne sera pas alitée.

Nguana Ngombé, lui aussi, a pris sa petite part du deuxième service et a dit d'excellentes choses. Il parlait sur : « Ne soyez

point en souci de ce que vous mangerez. » — « Quand je me suis mis au service du missionnaire, dit-il, c'est un fusil qui était l'objet de tous mes désirs. Je me demandais souvent quand j'aurais fini mon temps et pourrais le posséder ! Quand je l'eus, je me crus l'homme le plus heureux du monde ! Un fusil ! *Mon* fusil ! il ne sortait jamais de mes pensées. Je me levais de nuit pour bien m'assurer que je le possédais vraiment. Je l'admirais constamment. Mais depuis que je connais le Seigneur Jésus, c'est Lui qui a pris possession de toutes mes pensées et de tout mon amour, et j'oublie presque que j'ai un fusil. Il est là, suspendu à mon chevet des jours et des jours, sans que je le regarde. Quand j'entends quelqu'un parler d'un fusil, je me dis : « Tiens, c'est vrai, moi aussi j'ai un fusil. Quand j'ai commencé à prendre goût à l'instruction, je désirais ardemment posséder une chemise. Aujourd'hui j'aime les vêtements, mais ils me viennent sans que je m'en tourmente l'esprit. » — C'est un cher garçon. Je voudrais en faire un bon évangéliste. Pour le moment c'est notre bras droit pour toutes espèces de travaux. Il n'a pas les dons d'intelligence de Litia et Sépopa, il a de la peine à les suivre. Mais il est laborieux, persévérant. C'est une âme droite. Il a beaucoup du caractère de Nathanaël de Léribé, que vous connaissez ; il a sa droiture, sa force de volonté, qui à l'occasion pourrait friser l'entêtement ; son intelligence des choses de Dieu est bien remarquable.

Le roi aussi est bien disposé, mais c'est tout. Pourtant sa soif des choses de Dieu est quelque chose de bien remarquable... Quand Aarone et M. Goy sont allés lui faire leurs adieux, ils devaient revenir passer le dernier dimanche à Séfula, et nous devions avoir la communion. Malheureusement la pluie les arrêta, et les retint jusqu'au samedi soir à Léa-luyi. Le roi comptait qu'ils resteraient pour le dimanche ; nos amis ne se sentirent pas libres de le faire, et revinrent. C'était une faute dont je suis en grande partie responsable et que j'ai amèrement regrettée. Léwanika, lui, n'y comprenait rien. Il me dépêcha une lettre écrite par Sajika où il déversait sa

tristesse. « Comment, deux missionnaires, nous quitter un samedi soir, quand nous nous réjouissons tant de les avoir pour le dimanche! je ne vous comprends pas!... »

Ces bonnes dispositions du roi, sur lesquelles toutefois nous ne nous appuyons pas trop, rendent bien des choses faciles. Les chefs, ceux qui nous entourent, tiennent à honneur d'être en bons termes avec nous. Ceux qui nous ont fait le plus souffrir l'an passé sont ceux qui cette année nous sont du plus grand secours pour nos travaux. Si seulement c'était la même chose à Sesheké.

Redoublez d'ardeur, cher frère, dans vos prières pour nous. Croyez plus que jamais à la mission que Dieu nous a confiée ici. Laissez-vous ce champ passer entre des mains étrangères maintenant? Souvenez-vous que nombre de sociétés y jettent les yeux pour se le disputer. Et s'il en est avec lesquelles nous pourrions travailler, il en est d'autres, hélas! qui apporteront avec elles le trouble et la division. « Christ sera prêché par contradiction. » Peut-être Dieu me donnera-t-il la grâce de m'en réjouir aussi.

F. COILLARD.



A SESHEKÉ

Extraits de lettres de MM. Jalla et Jeanmairet.

L'école. — La justice chez les Barotsis. — Un triste Noël. — L'évangélisation des villages. — Une fête scolaire. — Travaux de construction.

Sesheké, 27 décembre 1888.

Bien cher monsieur,

Nous attendons les wagons de la vallée pour ce soir ou demain. Ils arrivent avec Goy et les Aarone qui rentrent au Lessouto. Les Léfi font aussi leurs paquets pour partir avec eux. Quelle débandade, comme nous allons nous sentir plus isolés encore! Comment les Coillard vont-ils se tirer d'affaire tout seuls, avec l'école et tout le reste? Si l'un de nous